

Boris et moi

Avec *Un silence d'environ une demi-heure*, Boris Schreiber, né en 1923 à Berlin plonge en mille pages dans les tourments de son adolescence pendant la guerre. Saga des Juifs russes immigrés et itinéraire d'un enfant prodige contrarié par le destin.

Cabourg, envoyée spéciale

À Paris, en 1936, sur le chemin de l'École alsacienne, un enfant de 13 ans met au point sa notice biographique : « *Boris Schreiber, 1923-..., né à Berlin de parents russes. Romancier de génie.* » Le terme de romancier est un peu restrictif, car il est aussi philosophe et poète. Il faudra penser à la photo, le Petit Larousse étant illustré. Le dictionnaire : un rêve fascinant, de quoi terrasser le père, Wladimir, dont l'ironie et la sévérité s'interposent d'interminable manière au milieu du couple que le petit Boris forme avec sa mère, Genia. C'est elle qui lui a promis la gloire, et lui répète, écrasante garantie : « *Tu es un génie* » ou « *Tu es le premier* » et « *Tu es éblouissant.* » Un génie ? « *Boris et moi, sous le choc, interrompions alors notre lecture à voix haute de nos poèmes, de plus en plus nombreux, ou de notre journal, de plus en plus fourni.* »

À aucun moment d'*Un silence d'environ une demi-heure*, saga de l'égo au titre apocalyptique (selon saint Jean), il n'est écrit « je ». Est-ce parce que, faute de camarade, Genia a dit qu'en tenant un journal Boris serait deux ? La formule « *Boris et moi* » est littérairement magique, ce doit être un effet de stéréo, elle emporte le lecteur dans les tranchées et les retranchements d'un Narcisse désespéré, rompu par l'héritage familial, par son propre sentiment d'exclusion, et bientôt, par la guerre. « *Boris et moi* » contient les morceaux d'un fils d'émigrés juifs qui ont passé leur vie à la recommencer. Vers la moitié du livre (l'année 1943), « *Boris sans moi* » appelle encore la première personne du pluriel, avant l'avènement de « *Boris tout seul* » : « *Boris sans moi, errant à travers les rues (...) Si un jour le banc des menaces s'en va flotter ailleurs, s'éloigne des rives déchiquetées de notre moi, nous écrivons le compte rendu de ces journées, de ces années. Dans un roman. Un énorme roman. Tout énorme qu'il sera, nous le trouverons beaucoup trop mince face aux secondes qui nous labourent, qui nous hersent.* »

Un silence d'environ une demi-heure, et de 1028 pages exactement, est donc ce roman annoncé où tout est vrai, un roman, c'est-à-dire un héros et une durée, 1936-1944, Paris-Marseille-Paris. Soixante ans plus tard, Boris Schreiber aujourd'hui – rencontré à Cabourg, où il a au-dessus de la mer un appartement moderne près du Grand Hôtel – dit l'avoir écrit sans ouvrir son journal, le *Diary*, sauf une fois, pour vérifier quelque chose à propos du débarquement allié du 6 juin 1944. Boris Schreiber aujourd'hui : « *Avant la guerre, l'humiliation. Pendant la guerre, la survie. Sur ces bases, chaque détail s'est incrusté en moi. On me dit que c'est monstrueux. Peut-être. Dans ma tête, tout était enregistré. J'ai mis cinq ans à l'écrire, le temps de deux livres, deux ou un, quelle différence ? Je n'ai pas compté le nombre de signes [plus de quatre millions, ndlr], je savais que ce serait mille pages, bien sûr je l'ai écrit à la main, vous tirez l'écriture du néant, comment concilier ça avec le bruit d'une machine ? Ma femme a appris à se servir d'un ordinateur, c'est elle qui l'a tapé. Je n'ai pas eu la sensation physique d'un travail, à part l'effort de l'écriture. C'était dur, en un sens, mais aisé. C'était un soulagement de plonger encore une fois dans mon passé.* »

Boris Schreiber n'a jamais quitté son passé, l'émiettant en dix romans. Mais il l'a affronté directement dans les deux volumes autobiographiques qui précèdent celui-ci : *Le Lait de la nuit* (éditions François Bourin, 1989) où un « je » de souffrance brute s'évertue à la catharsis : « *m'arracher à mon autocontemplation pour enfin marcher vers moi* » et puis *Le Tournesol déchiré* (même éditeur, 1991), dont le récit au pluriel (« *ils* ») préfigure « *Boris et moi* ». Préhistoire du *Silence d'environ une demi-heure* : Moscou, 1916-1917. La famille maternelle est convertie à la religion orthodoxe. Le père dirige une usine. Trois filles, des bals dans les vastes salons, et les jeunes gens qui

vous emportent en traîneau. Genia a 14 ans à la veille de la Révolution. Toute difforme qu'elle est (un soi-disant sarcome, la mâchoire de travers, plus tard opérée à vif afin de glisser un bout de côte), elle s'éprend d'un intellectuel, très brillant, si beau dans son uniforme d'étudiant en droit.

Il s'appelle Wladimir. Il veut être avocat, il ne sera jamais un bourgeois, il n'aime pas l'argent. Il est juif aussi, et riche, sa famille l'a élevé selon les rites, de manière rigide, on dit : « à la prussienne ». Il a deux frères. L'un sera fusillé. L'autre épousera Mara, la sœur aînée de Genia. Mara, la plus séduisante, qui écrit des poèmes, mourra pendant le siège de Stalingrad. La petite Genia, cependant que les bolcheviks suppriment les traîneaux et mettent les aristocrates à la rue, s'entête à aimer son Wladimir, emprisonné, hospitalisé. Froid, famine, misère. Ils se marient, fuient à Berlin. En Allemagne, Wladimir devient à 26 ans, l'adjoint du président directeur-général de Sovtorflotte, la plus grande compagnie de navigation germano-soviétique. Somptueux appartements, voiture avec chauffeur. Ensuite il a un poste à la Déroutra, la représentation commerciale soviétique. Berlin, Hambourg, Dantzig, Paris, Anvers. Né à Berlin en 1923, Boris a juste le temps de se construire un vert paradis perdu, avec des gouvernantes, des bribes de langues allemande et française. Papa, maman, « Boris et moi », entre eux parleront toujours russe. Boris tout seul pensera, écrira, en français. De quoi échapper à sa mère ? Boris Schreiber aujourd'hui ne voit pas les choses ainsi. Il traduisait à Genia ses poèmes, son journal, ses ébauches de roman, c'était simple. Il lui disait tout.

À Anvers, soudain c'est la crise de 1929, le pain noir *stricto sensu*. Wladimir n'a plus de travail. Genia emmène Boris quelques mois chez ses parents qui se sont réfugiés, ruinés, à Riga. Boris a 6 ans, et que sait-il ? « *Je ne savais reconnaître que les paniques.* » Les paniques « *sordides* » des adultes. À Riga, distributrice fiable de bons et mauvais sorts, la grand-mère foudroie Boris de sa bénédiction : « *Dieu t'a regardé.* » La tante Nadia fait vivre la famille avec ses leçons particulières. C'est elle qui réapprend à Boris à parler français, à lire, à écrire.

Retour des deux pauvres voyageurs à Anvers *via* Berlin, où vivent dans l'opulence l'autre grand-mère, Rachel, ainsi que sa fille Paula, sœur de Wladimir. Faisons un saut dans le futur, à la manière de Boris Schreiber naguère dans *Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré*, enjambons le *Silence d'environ une demi-heure* qui se cantonne au présent. Ayant fui l'Allemagne nazie, grand-mère Rachel meurt à Tallin, Estonie. Paula et ses enfants gagnent la Sibérie dans un wagon à bestiaux. À Riga, les grands-parents maternels, après avoir retrouvé une aisance relative, sont massacrés. Chez eux, par les SS et les Lettons ? Ou déportés par Staline ?

Wladimir emmène femme et enfant à Paris au début des années 30, vend des pommes le matin, du poisson l'après-midi. Ils s'installent à l'hôtel, une chambre au sol de béton, des cafards. Genia a du mal à maintenir la paix entre Volenka et Borinka. Des brouilles. Le père s'énerve si le fils se plaint : « *Pourtant, ils n'avaient rien d'un enfant martyr. Ils n'avaient rien de quoi que ce soit, dans leur vie. Mais ils avaient les lézardes sous leur vie, les secousses sismiques qui morcellent la solitude.* » Commerçant, négociant, et maintenant importateur, Wladimir monte sa propre affaire. Dindes de Hongrie, morues, brochets, pastèques, il ravale son dégoût et son mépris pour les mandataires des Halles qui lui disent ne pas aimer les étrangers. Quand s'ouvre *Un silence d'environ une demi-heure*, le petit appartement de la rue de la Glacière résonne des injonctions de Genia : « *Borinka, il faut comprendre Papouchka : il travaille si dur.* » Borinka, son « *frein d'amertume* », son slogan : « *Boris et moi d'abord.* »

Les Schreiber ont un passeport polonais (« *nous haïssions la Pologne antisémite* »), puisque c'est désormais la nationalité de leurs villes natales respectives, Polok et Dvinsk. Il aurait fallu être russe né en Russie pour obtenir le passeport Nansen : « *Nous trois, mal nés, mal exclus.* » La tante Nadia, venue de Riga s'installer à Paris, a enfin de la chance, elle épouse Émile Bigot, un fonctionnaire communiste, « *un vrai Français dans la famille !* ». Boris a honte d'être un métèque. « *Lequel était le pire ? Polack ? Juif ? Malgré l'oncle Emile, et nos longues conversations, et les plages de sécurité qu'il nous offrait par ses propos, Boris et moi macérions dans une sorte d'inquiétude permanente. Haineuse.* » Au lycée Lakanal, à Boulogne-sur-Mer où l'envoie la drôle de guerre, à Louis-le-Grand, torturé par le besoin de s'imposer, le jeune Schreiber s'invente alsacien ou fils d'officier russe blanc, et acquiert la popularité des chahuteurs, se vengeant des professeurs les plus faibles, avec cette rage à l'encontre des vaincus inculquée par Wladimir.

« Comment briller ? Pourquoi briller ? Seuls nos échanges avec maman nous oxygénaient. Oxygénaient l'avenir. » À 15 ans, encouragé par Genia et la tante Nadia, ses deux fidèles supporters, Boris Schreiber écrit à Gide. Qui le reçoit deux fois, lit des extraits du *Diary*, décrète : « Tu es un enfant prodige ! » Triomphe de Genia, ricanements de Wladimir. Présenté à Henri Thomas, le petit génie déchanté un peu en apprenant l'existence de Rimbaud, de Kafka, et ce sera pareil avec Joyce, Schopenhauer, Nietzsche : « Toujours ces morts qui nous plagient ! » Quant à la gentillesse de Gide, elle a été assortie d'un geste surprenant : « Et tout à coup, ses lèvres collées aux nôtres. Boris et moi, interdits, notre brusque répugnance nous faisant tressaillir. » Lorsqu'ils se revoient pendant la guerre, dans le Sud, à Cabris (« Sa main sur nos jambes, notre short, notre poitrine », même attitude de la part de Jean Schlumberger), le Maître approuve un des contes, mais assassine les poèmes : « Mon petit, c'est très mauvais. »

Wladimir se décarcasse longtemps avant d'être admis dans l'armée française, et imagine un curieux point de ralliement pour les siens – Vichy – où il les retrouve, une fois démobilisé, sous un uniforme qui ne lui vaudra aucune considération. Genia, ayant toujours pressenti le pire, arrache des passeports polonais la feuille blanche estampillée « Mosaïque », c'est-à-dire « religion mosaïque », c'est-à-dire Juif. Installés à Marseille, les Schreiber vont se sortir des situations les plus difficiles en se déclarant de religion orthodoxe. Leur carte d'identité porte désormais la mention : apatride d'origine russe. Boris se précipite sur son *Diary* pour prévenir l'indiscrétion de sa fiancée antisémite : « Je suis content de ne pas être juif » et « Ce qui m'emmerde le plus, c'est d'être circoncis comme si j'étais juif. Mais l'ordre de mon père, formel : l'hygiène avant la religion. » La Résistance ? Veto de Genia, revanche sur le temps où les Schreiber étaient traités de métèques : « C'est une histoire de Français entre eux. Et ça ne nous regarde pas. »

Boris, 19 ans, muni de son bac, travaille dans une ferme pour échapper aux marais salants destinés à la main d'œuvre étrangère, s'en fait virer. Il est engagé par les Allemands, à l'organisation Todt, celle qui s'occupe d'élever des murs contre les débarquements. Approbation des parents, et de la tante Nadia : « Tout faire pour échapper à la destruction. » Wladimir trouve une place à la Kühne und Nagel. Envoyé à Toulon, « Boris tout seul » couche avec une femme pour la première fois, a un ami marxiste qui le rend enragé en lui disant qu'il est beau, mais moins que Jean Marais. Enfantillages, tragédies intimes, bravade, rage ravalée, malheur enkysté. La libération de Marseille est une brève explosion de liesse, Boris aux côtés des résistants fait le coup de feu, devient une star du journal communiste *Rouge Midi*. Bientôt se termine la guerre et *Un silence d'environ une demi-heure*. « La hache a tranché son moi. Et il traîne l'inexistence mutilée. L'Histoire de tous a eu raison de son histoire à lui. Elle a pourri la promesse. »

Rentré à Paris, l'enfant prodige se précipite chez André Gide, Boris Schreiber aujourd'hui : « J'avais dans les 20 ans, Rue Vanneau, première déception, il ne m'a pas reconnu. Deuxième déception, il m'a dit, écoute petit, je veux bien prendre ton manuscrit, mais je ne te promets pas de le lire vite. – Mais maître, c'est impossible... – Va trouver Paulhan de ma part, ton jeune âge le séduira. Chez Paulhan, l'enfer a commencé. À partir de ce moment, cela toujours été « non » chez Gallimard, malgré Henri Thomas, qui a fait l'impossible. Je lui en veux encore, et pourtant je fais partie des Amis de Jean Paulhan, car j'ai fait connaissance de manière plus nette avec Dominique Aury – je ne vais à aucune réunion, ni à la garden-party annuelle, j'envoie ma cotisation. La seule chose que j'ai eue chez eux, c'est Le Lait de la nuit et Le Tournesol déchiré en Folio. Le Tournesol à 60 000 exemplaires, ça m'a fait plaisir. C'est la première fois que j'ai un tel tirage. »

Tante Nadia a une épicerie prospère. Elle écrit un roman qui ne sera jamais publié, même par les éditions communistes. Les Schreiber deviennent français en 1947. Wladimir recommence à zéro pour la troisième fois. Il importe du pétrole d'URSS, fait fortune en 1956 lors de la crise de Suez. L'appartement de la rue Glacière a été saccagé. Au-dessus du parc Monceau, le nouvel appartement est immense. Genia se réhabitue à être riche, à avoir deux bonnes, une cuisinière, un chauffeur. Lettre de Genia à Boris, 35 ans en 1958, à propos du premier roman, qui a attendu huit ans la publication (chez Denoël) : « Mon toujours-petit, mon toujours-bébé, une dernière recommandation : ne sois plus tourmenté. Crois-moi, ton manuscrit sera publié. Mon instinct est infaillible : ce sera un

grand succès. Tu sais bien que tu as du génie, et il s'imposera. Je ne veux plus voir ces lueurs de détresse dans tes yeux bleus. Sois prudent : ne te baigne pas n'importe où ; ne mange que des fruits lavés à l'eau bouillie. »

Boris naguère, muni de trois licences, a enseigné deux ans. Il reste le « *grand dadaïste* » de son père, qui lui verse un salaire, en échange de sa co-signature, requise sur les contrats par la loi. À la mort de Wladimir, en 1976, Boris hérite de sa fortune. Genia est maniaco-dépressive. Son fils vient la voir chaque jour. Elle le couvre d'insultes. Si ses livres n'ont aucun succès, c'est de sa faute à lui : « *Il ne fallait pas, dès l'âge de 15 ans, attendre la gloire !* » Boris banni ne dit plus ce qui le ravage : « *Pourtant, tu me l'avais promis* » Une fois, elle a crié : « *Il ne fallait pas me croire !* » Les deux premiers volets de la saga schreibérienne retentissent de l'abyssale déception : « *Toute sa vie, n'avoir fixé que l'incroyable échec de sa vie ! Toute ma vie, m'être longé et rongé.* » Et cette déception qui alimente la puissance d'*Un silence d'environ une demi-heure*, comme si toutes ces années passées à hurler et à se cogner la tête contre les murs avaient été nécessaires pour parvenir à la réussite absolue. Boris Schreiber aujourd'hui est accueilli par Pierre Drachline aux éditions du Cherche-Midi. Flammarion, où est à présent François Bourin, acceptait le *Silence* monumental à condition de le publier en quatre volumes, sur quatre ans. Résumé de carrière : « *J'ai été rejeté de porte en porte, d'éditeur en éditeur. Treize romans, huit éditeurs. Il me mettait dehors après le deuxième livre, ça ne se vendait pas, je n'ai jamais été une bonne affaire.* » Denoël, Calmann-Lévy, Belfond (il a fallu verser 30 000 F pour être édité), Grasset, Pauvert qui a fait faillite, Luneau Ascot... Les critiques élogieuses ne l'ont pas consolé : « *Ça suffit pendant quelque temps, au début, on se sent à l'abri. Pour la sécurité, ça ne suffit pas.* » Qu'est-ce qu'il souhaiterait ? Le prix Goncourt ? « *J'aurais voulu une renommée, mais je ne sais pas de quel genre. Je voudrais qu'on reconnaisse ce que je suis. Jusqu'où cela doit aller, je n'en sais rien. Une renommée sourde me conviendrait. Quelqu'un m'a dit : « Boris, vous l'avez déjà. » Je ne crois pas.* »

CLAIRE DEVARRIEUX

Boris et eux

Entre ses fictions et *Un silence d'environ une demi-heure*, Boris Schreiber estime qu'il y a une différence de ton, mais que la manière est la même, la matière aussi. Chronique étouffante d'une émancipation différée, sur le mode du comique, de l'absurde, *La Traversée du dimanche* (Luneau Ascot, 1987, prix Sainte-Beuve) est le récit d'un nommé Béator, empoisonné par l'idée d'aller à l'asile rendre visite à sa mère. Armé d'une philosophie typiquement schreibérienne, il emploie un « nous » de majesté : « *Et nous avons appris à nos dépens qu'une position de force est indispensable si l'on veut vaincre dans la lutte pour la vie. Vaincre. Ne pas couler. Nous croyons que ne pas couler est déjà une sorte de victoire.* »

Avant la trilogie autobiographique qui suit ce livre, Boris Schreiber a publié neuf autres romans : *Le Droit d'asile* et *Les Heures qui restent* (Denoël, 1958, 1959), *La Rencontre des absents* (Calmann-Lévy, 1962, prix Combat), *L'Évangile selon Van Horn*, *Les Premiers jours de Pompéï* (Belfond, 1972, 1973), *Le Cratère*, *Les Souterrains du soleil* (Grasset, 1975, 1977), *L'Organeau* (Jean-Jacques Pauvert) et *La Descente au berceau* (Luneau Ascot, 1984).

CL. D.